

Intersectionnalité, consubstantialité, dialectique

Fabien Granjon

DANS **LA PENSÉE** 2023/1 (N° 413), PAGES 97 À 108

ÉDITIONS **FONDATION GABRIEL PÉRI**

ISSN 0031-4773

DOI 10.3917/lp.413.0097

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-la-pensee-2023-1-page-97.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Fondation Gabriel Péri.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

INTERSECTIONNALITÉ, CONSUBSTANTIALITÉ, DIALECTIQUE

Fabien
Granjon*

Dans le sillage des travaux de Danièle Kergoat rappelant l'importance des rapports sociaux et des déterminations de classe, cet article vise à planter les jalons d'une épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle. Depuis une approche dialectique, le principe d'intersectionnalité peut devenir une clé importante de reconfiguration de l'élaboration théorique critique, tout en fournissant les bases d'une relance de l'intervention politique.

Mots-clés : capitalisme ; consubstantialité ; dialectique ; domination ; féminisme ; intersectionnalité ; racisme.

La « triple oppression », ou « triple exploitation », est un principe critique qui naît dès les années 1930 de la rencontre du féminisme, des mouvements africains-américains et du communisme, et devient une clé analytique centrale du *Black Left Feminism*¹. Il va ouvrir la voie à ce que, dans les années 1970, on décrira alors plutôt comme l'*intersectionnalité* ; notion qui (ré)émerge au sein des études et des mouvements féministes, avec pour caractéristique d'être sensiblement épurée des rapports d'exploitation qui, sans être absents, sont toutefois largement minorés. La lutte des femmes noires s'avère nettement moins mise en lien avec les combats de la classe ouvrière et la critique de l'économie politique. Mais parce qu'elle se préoccupe de la séparation-hiérarchisation de la totalité des individus d'une formation sociale, l'intersectionnalité entend néanmoins placer au cœur de ses analyses l'articulation des *rappports sociaux*. Elle entend montrer la nécessité d'une prise en compte de la multiplicité et la complexité des formes de domination et d'inégalités sociales, ainsi que la variabilité attenante des positions et des identités dominées : « d'un côté, c'est la domination qui est en soi intersectionnelle, d'un autre, ce sont certaines expériences

* Sociologue, professeur à l'université Paris 8, membre du Centre de recherche interuniversitaire d'expérience, ressources culturelles, éducation.

1. Grégory Bekhtari, « Au commencement était la classe. Femmes noires et *Black Left Feminism* aux États-Unis des années 1930 aux années 1960 », 20 & 21, *Revue d'histoire*, n° 146, 2020, p. 81-94.

vécues de la domination »². Le postulat central de l'intersectionnalité tient donc à la nécessité de considérer que les sujets sociaux se trouvent confrontés dans leur existence à des ordres sociaux qui structurent des situations et des identités situées à *l'intersection* (au carrefour) de divers phénomènes de domination (exploitation, discrimination, oppression). Car « il existe, dans toutes les sociétés humaines, une pluralité de rapports sociaux. [...] Aucune de ces sociétés, même les plus simples, ne se laisse réduire à un unique principe de division interne. [...] Cela signifie notamment qu'une même relation sociale peut mettre simultanément en jeu, selon une configuration qui demande à être analysée à chaque fois, une pluralité de rapports sociaux »³: être une femme noire ou blanche, une personne LGBTQI+ ou occupant un emploi ouvrier détermine par exemple des positions, des dispositions et des prises de position plus ou moins (dis)semblables à l'intérieur même de conditions oppressives similaires (patriarcat, racisme, etc.).

Cet article n'a pas vocation à revenir sur la genèse, tant académique que politique, de la notion d'intersectionnalité⁴, ni encore à dresser un bilan des débats et controverses internes qui accompagnent son déploiement. Il existe aujourd'hui une multitude d'anthologies, de notices de dictionnaire et de travaux de synthèse d'un grand intérêt, rédigés par des mains plus éminentes et expertes. Ceux-ci dressent des revues de la littérature fort pourvues et documentent avec précision l'histoire des collectifs politiques qui ont joué et jouent toujours une part active dans la mise en pratique et l'évolution de la notion⁵. Nous souhaiterions, plus modestement, dans le sillage des travaux de Danièle Kergoat rappelant l'importance des rapports sociaux et des déterminations de classe⁶, planter quelques jalons nous permettant d'avancer vers ce que nous nous proposons d'appeler une *épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle*. Appréhendé depuis une démarche dialectique, le principe d'intersectionnalité nous semble pouvoir devenir une clé importante de reconfiguration de l'élaboration théorique critique, tout en fournissant les bases d'une relance de l'intervention politique. Les lignes qui suivent en proposent une esquisse.

2. Elsa Dorlin, « Vers une épistémologie des résistances », in Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009, p. 12.

3. Alain Bihr, « Sur les rapports sociaux et leur articulation », *À l'encontre*, 2011, <<https://alencontre.org/debats/sur-les-rapports-sociaux-et-leur-articulation.html>>.

4. Kimberlé W. Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, n° 140, 1989, p. 139-167; « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6, 1991, p. 1241-1299; Combahee River Collective, « Déclaration du Combahee River Collective », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 14, 2006, <<https://journals.openedition.org/cedref/415>>; Elsa Dorlin (ed.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008.

5. Patricia Hill Collins, Sirma Bilge, *Intersectionality*, Polity Press, 2016; Kathy Davis, « L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 20, 2015, <<https://journals.openedition.org/cedref/827>>; Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe...*, *op. cit.*

6. Danièle Kergoat, « Penser la complexité: des catégories aux rapports sociaux », *La Pensée*, n° 407, 2021, p. 127-139, <<https://www.cairn.info/revue-la-pensee-2021-3-page-127.htm>>.

UNE TRINITÉ AMPUTÉE

À l'image de la Trinité du christianisme décrivant le Dieu unique en trois personnes (le Père, le Fils et le Saint-Esprit), fondamentalement dissemblables, mais égales en tant qu'elles participent précisément d'une même essence divine, les approches intersectionnelles font en principe des composants de la triade *classe-race-genre* des éléments distincts à considérer à parts égales dans les analyses des phénomènes de domination. Et dans une perspective non réifiante (logique de cumul), elles s'efforcent de considérer les phénomènes de domination comme des procès dynamiques. En pratique, les choses s'avèrent toutefois moins simples. D'une part, ce sont clairement les rapports de pouvoir liés au sexe/genre et à la race qui, la plupart du temps, se trouvent au centre des intérêts de connaissance des recherches, qui tendent alors à ignorer plus ou moins nettement le *Spiritus Sanctus-classe* de la Trinité intersectionnelle. *De facto*, ce sont le courant juridique de la théorie critique de la race, les études de genre et les mouvements féministes qui ont fait émerger la nécessité intersectionnelle et la très grande majorité des travaux produits sous ce label restent logiquement dans le giron de ces champs académiques et militants. Sans être insensibles aux rapports de classe, ceux-ci n'y voient pas toujours une détermination éminente : « les interconnexions entre diverses formes d'oppression ne seront plus envisagées en fonction de modes de production, d'instances, d'articulation, de patriarcat, de rapports sociaux et encore moins de sexage. On [accordera] [...] une place centrale au genre comme construit culturel acquis par la socialisation. Plus que des mots, c'est un cadre d'analyse qui disparaît. »⁷

D'autre part, dans un mouvement inverse, mais lié au point précédent, s'invitent parfois à la table des variables d'autres éléments que l'intersectionnalité transforme alors en substances de domination : l'âge, la sexualité, la religion, le handicap, etc. Enfin, outre cette difficulté à choisir la bonne focale à adopter pour déterminer les rapports sociaux à prendre en compte (gageure qui se pose lors de chaque terrain d'enquête et qui, en soi, n'est pas problématique – seule la manière de la relever peut s'avérer contestable), se posent des questions plus cruciales. C'est d'abord le cas de la manière dont ces rapports se combinent (s'additionnent-ils ? Se coconforment-ils ? Se transforment-ils en régimes singuliers de domination ?). De même, qu'en est-il de la nature évolutive de cette *multiplicité assujettissante* (quelles formes d'institutionnalisation ? Comment jouent-elles en différents contextes ?). Que pose-t-elle en chacune de ses spécifications, comme conséquences épistémologiques et politiques ? Les réponses à ces interrogations sont inévitablement plurielles. Aussi, force est de constater qu'il n'y a pas *un* paradigme unifié de l'intersectionnalité, mais bien des styles intersectionnels variés qui définissent des *épistémopolitiques* singulières dépendant étroitement des cadres de pensée et d'action (académiques, militants, politiques, nationaux, etc.) qui en définissent tant les fins (portées internes et externes) que les moyens. Les approches intersectionnelles du *Black Feminism* états-unien ne sont pas celles du féminisme matérialiste

7. Danielle Juteau, « Un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité », *Cahiers du genre*, HS n° 4, 2016, p. 135

français, lesquelles n'entretiennent pas de grandes proximités avec les propositions décoloniales latino-américaines ou certaines théories *queer*, etc. Ces *rationalités intersectionnelles* sont filles de leur temps, des formations sociales dont elles sont issues, et sont le produit des moments et des environnements (culturels, politiques, économiques, etc.) qui cadrent leur émergence.

RATIONALITÉS INTERSECTIONNELLES

Nous venons de souligner que la classe n'était pas, tant s'en faut, l'élément trinitaire le mieux pris en compte par les approches intersectionnelles. Cette carence peut sans doute se lire comme une réponse à l'hégémonie exercée jusque dans les années 1980 par un marxisme orthodoxe peu enclin à voir dans les rapports sociaux de sexe et de race autre chose – et au mieux – que des oppressions secondaires entièrement indexées à la contradiction principale capital-travail. Peut-être est-ce aussi une conséquence du fait que la classe ouvrière se soit largement fractionnée en des classes populaires nettement plus hétérogènes et que, parallèlement, l'espace des mouvements sociaux a vu émerger des revendications nettement plus identitaires. Sans doute est-ce également un effet de la montée concomitante des théorisations post-structuralistes, postmodernes et des relativismes culturels, vilipendant tour à tour la dialectique, les théories générales, les Lumières, l'universalisme, l'Occident, etc. au profit parfois de théorisations qui font assez bon ménage avec certaines pentes de l'individualisme néolibéral (fin de l'histoire, valorisation du capital humain, gestion de la diversité, etc.) : « Le monde s'est fragmenté : il a cessé d'exister comme totalité pour devenir un chaos ne pouvant être ordonné que par le sujet. Dans le chaos du monde, l'ordre n'est introduit que par le sujet transcendantal et par la perspective subjective pour lesquels la totalité du monde s'est décomposée et fragmentée en horizons subjectifs. »⁸

Encore faut-il préciser que cet évitement plus ou moins marqué des rapports sociaux de classe au profit de notions telles que celles d'*identité*, de *biopouvoir*, de *micropolitique*, etc. ne caractérise pas l'ensemble des travaux intersectionnels, loin de là. Parmi ceux qui se sont saisis de la Trinité intersectionnelle sans faire abstraction des rapports sociaux de production, il faut par exemple mentionner le Combahee River Collective, dont le manifeste à la fin des années 1970 s'ancre dans un matérialisme évident (lesbiennes noires, elles se déclaraient socialistes), les travaux de bell hooks estimant qu'il est nécessaire de se concentrer « sur les divisions de classes entre femmes »⁹ ou ceux d'Angela Davis¹⁰ et de Patricia Hill Collins¹¹, dont les influences marxistes sont notoires. Du côté francophone, il faut évidemment rappeler les recherches pionnières du féminisme matérialiste, pour qui le travail reste le levier principal

8. Karel Kosik, *La Dialectique du concret*, Paris, Éditions de la Passion, 1988, p. 27.

9. Bell hooks, « Sororité : la solidarité politique entre les femmes », in Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe...*, *op. cit.*, p. 132.

10. Angela Davis, *Women, Race & Class*, New York, Vintage Books, 1983.

11. Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*, Londres, Routledge, 2000.

de compréhension et de transformation politique des sociétés. C'est notamment le cas des travaux de Colette Guillaumin¹² introduisant la notion de « racisation », de Danièle Juteau sur l'articulation des rapports sociaux¹³ ou encore ceux de Danièle Kergoat, soulignant que la division sexuelle du travail influence les formes du travail et, en retour, que le travail plus typiquement féminin renforce les formes de stéréotypes de genre¹⁴.

Danièle Kergoat a notamment produit une critique de la métaphore du carrefour au fondement de l'intersectionnalité et proposé d'y substituer le concept de *consubstantialité*¹⁵ (et celui, connexe, de *coextensivité*). Ce concept tente de considérer la Trinité intersectionnelle (originellement le couplage classe-sexe) sous une forme autre que celle d'une série de lignes de domination dont les croisements figent des identités dominées toujours plus singulières et minorisées (« en tant que femme, noire, lesbienne, handicapée, etc. »). Il permet de penser des rapports sociaux intriqués (*exploitation-discrimination-oppression*) qui se (re)produisent mutuellement, sont présents dans l'ensemble de l'espace social et dialectisent les positions dominantes et dominées : « Raisonner en termes de croisement des catégories et non en termes de processus induit la fixité, l'essentialisation des catégories et la cristallisation en termes d'appartenances ; la dérive identitaire est difficilement évitable. Et qui dit identité collective dit risque de fabrication d'altérité. »¹⁶ Il ne s'agit pas de nier que les rapports sociaux sont évidemment négociés phénoménalement de manière spécifique par les individus, mais de rapporter ces transductions individuelles à des logiques sociales combinées et en mouvement qui : a) se confortent mutuellement (ex : le sexisme est un atout du capitalisme et inversement) ; b) déclinent leur puissance en des situations variées au sein desquelles les dominations s'exercent selon des configurations changeantes (par exemple, le sexisme ne joue pas en toutes les situations avec la même force et de la même manière) ; et c) renforcent les ordres sociaux qui les portent, mais n'en font pas pour autant des citadelles imprenables.

Là où une certaine intersectionnalité pouvait avoir tendance à mettre d'abord en lumière des identités et des processus de subjectivation plus ou moins fragmentés, la consubstantialité fait de la Trinité intersectionnelle une matrice globale de la domination restant attentive à la praxis des personnes assujetties, mais aussi aux pratiques concrètes

12. Colette Guillaumin, *L'Idéologie raciste, genèse et langage actuel*, Paris-La Haye, Mouton, 1972 ; « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1). L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n° 2, 1978, p. 5-30 ; *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-Femmes, 1992.

13. Danielle Juteau, « De la fragmentation à l'unité. Vers l'articulation des rapports sociaux », *Cahiers de recherche éthique*, n° 18, 1994 ; *LEthnicité et ses frontières*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 2015 ; « Un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité », *art. cit.*, p. 129-149.

14. Danièle Kergoat, « Ouvriers = ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables : sexe et classe sociale », *Critiques de l'économie politique*, n° 5, 1978, p. 65-97 ; *Les Ouvrières*, Paris, Le Sycomore, 1982 ; « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2000, p. 35-44.

15. Danièle Kergoat, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe...*, *op. cit.*, p. 111-125.

16. Danièle Kergoat, « Penser la complexité... », *art. cit.*, p. 138.

(outils, médiations, effectivités, etc.) de la domination. De surcroît, Danièle Kergoat propose d'établir une différence claire entre les *rappports sociaux* et les *rappports de pouvoir*. Elle réserve le premier de ces syntagmes pour désigner les logiques sociales de fond desquelles on ne peut se passer pour saisir la marche inégalitaire des sociétés – ils épousent en cela le caractère de la *dernière instance* souvent mal comprise. Tandis qu'elle utilise la catégorie des *rappports de pouvoir* pour désigner les discriminations qui, certes, assujettissent, mais ne pèsent pas pour autant avec une force identique – quant à son empan et sa puissance – à celle des *rappports sociaux*.

ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA TOTALISATION INTERSECTIONNELLE

À l'aide du concept de consubstantialité saisissant les *rappports sociaux* comme formant un tout, Danièle Kergoat a donc réinscrit l'intersectionnalité dans une *rationalité de la totalisation* permettant de « penser le même et le différent dans un seul mouvement » et « l'unité de substance entre [différentes] entités distinctes »¹⁷. En nous alignant sur cette approche matérialiste dont il nous semble par ailleurs possible de renforcer le caractère dialectique, c'est une *épistémopolitique*¹⁸ de la *totalisation intersectionnelle* qui tend alors à se dessiner : chaque situation de domination porte en elle la structure du « tout intersectionnel », c'est-à-dire la structure des principaux *rappports sociaux* de domination et ce, même s'il faut reconnaître que chaque *rappport social* possède une autonomie relative au sein de la structure des déterminations réciproques qui le lie aux autres *rappports sociaux*. Car les recherches intersectionnelles ont montré que l'autonomie relative des *rappports sociaux* de sexe et de race par rapport aux *rappports sociaux* de classe était liée au fait qu'il en existait des formes précapitalistes et que celles-ci se voyaient également renforcées par leur forte codétermination dans un cadre capitaliste (sexage, colonialisme, impérialisme).

Pour envisager cette *épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle*, il nous faut d'abord dire que l'intersectionnalité, et plus encore la consubstantialité permettent en principe de n'euphémiser aucun des *rappports sociaux* les plus actifs dans la dépossession et c'est sans doute là une qualité critique qu'il faut souligner. Cette vertu se couple donc à celle de pouvoir mettre en lumière les séries diversifiées et imbriquées des effets de domination y compris au sein des espaces militants luttant contre ces dominations. Il s'agit là d'une validité critique de premier ordre en ce qu'elle fait se rejoindre attendus scientifiques (armes intellectuelles) et politiques (armes matérielles). À partir de celle-ci, il nous semble possible de construire un édifice théorique particulier allant au bout des fausses totalités présentant les *rappports sociaux* comme des dynamiques indépendantes pouvant entrer dans

17. *Ibid.*, p. 135.

18. Par le terme « épistémopolitique », nous entendons désigner une théorisation dont la nature est épistémologique (relevant de la production de connaissances), mais dont la portée est également politique, c'est-à-dire s'intéressant aux *rappports de pouvoir*.

des rapports de subsumption faisant tour à tour de la classe, de la race ou du sexe le cadre général à partir d'où tout doit être envisagé et tout doit découler.

L'*épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle* que nous souhaitons mettre en discussion fait fond sur le concept matérialiste de *totalité concrète* qui implique le principe dialectique. Sans ce dernier, l'effort de *totalisation* se fige et tend à produire de fausses vérités épistémologiques comme de considérer que *tout est lié à tout* – assertion posant une équivalence entre les différents éléments du tout et faisant des rapports divers de présence, de force et d'intensité de simples associations – ou que le *tout est plus que les parties* – « loi » conduisant à noyer les rapports sociaux historiquement et socialement produits dans une eau commune à tendance spéculative. Appliquée aux phénomènes de domination, la *totalité concrète* pose l'exigence de remplacer l'appréhension immédiate et abstraite de l'assujettissement par une représentation qui soit étayée par un travail de la pensée (un « *concret-pensé* » selon la terminologie de Karl Marx). Celui-ci doit en révéler, *in fine*, l'ensemble des déterminations et ne saurait donc, *seulement*, se contenter d'un décalque de l'expérience des individus subissant la domination et encore moins de celle du chercheur. Sans cette « prophylaxie », le projet scientifique consistant à rendre raison des dominations se condamne à n'être qu'une forme d'herméneutique sociale produisant des comptes rendus de comptes rendus (*accounts of accounts*) des principaux concernés. La chose s'avère néanmoins d'autant plus difficile à mettre en œuvre que le chercheur enquêtant sur les dominations peut rapidement être mis en accusation d'exercer lui-même une domination en mettant en perspective les représentations des sujets enquêtés en s'appuyant sur « d'autres aspects de la réalité non dits par eux (et pas forcément inconscients ou non conscients) »¹⁹. L'*épistémologie du point de vue* prise par certaines approches intersectionnelles peut parfois conduire à cette dérive. L'*objectivité forte* chère à Sandra Harding²⁰, consistant à considérer que le vécu objectivé est un outil central de la démarche scientifique – rappelant en cela le caractère socialement construit de toute recherche –, peut se transformer en une objectivité affaiblie quand elle flirte avec un populisme du savoir octroyant des prérogatives exclusives aux individus dominés: préemption des investigations et des analyses de la domination. Si « les formes de domination ne sauraient être détachées de leur représentation »²¹, c'est-à-dire des productions symboliques dominantes qui visent leur mise en acceptabilité, les représentations dominées des dominations doivent être elles-mêmes passées au crible d'une réflexivité qui les resitue dans une approche de la *totalité*. Dans une perspective politique, il ne s'agit certainement pas de « décider en lieu et place des acteurs sociaux quel rapport social est pour eux plus vivant qu'un autre »²², mais il ne s'agit pas davantage, dans une perspective scientifique critique, de confondre récits sur la domination et analyses

19. Bernard Lahire, *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan, 2002, p. 14.

20. Sandra Harding (ed.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, Londres, Routledge, 2003.

21. Éric Fassin, « D'un langage à l'autre: l'intersectionnalité comme traduction », *Raisons politiques*, vol. 58, n° 2, 2015, p. 15.

22. Danièle Kergoat, « Penser la complexité... », *art. cit.*, p. 129.

totalisantes de celle-ci, car ce serait là oublier que « l'ensemble n'est pas immédiatement connaissable pour l'homme même s'il lui est donné immédiatement dans la perception, la sensation et l'expérience »²³.

Considérer que le tout n'est pas la somme des parties et que la réalité de la domination n'est pas la somme des phénomènes de domination, c'est éviter un double écueil. D'une part, cela évite de penser que la réalité de la domination dans sa concrétude est inconnaissable, car jamais complète. D'autre part, cela prémunit de tomber dans un travers totalisant de type notarial en essayant de faire en sorte que la carte de la domination (*Mapping the margins!*) soit aussi précise que le vaste et accidenté territoire de l'assujettissement. L'*épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle* envisage la totalité concrète de la domination comme un ensemble structuré et dialectique de rapports sociaux centraux en évolution et à partir desquels les phénomènes de domination peuvent être saisis rationnellement. Le but n'est donc pas de collectionner tous les faits de domination, mais d'être en mesure d'expliquer n'importe quel fait d'assujettissement en tant qu'il est partie prenante d'une totalité intersectionnelle signifiante, c'est-à-dire d'un capitalisme, d'un racisme et d'un sexisme que l'on pourrait qualifier d'*intégraux*. C'est là une tâche d'ampleur, non par le côté encyclopédique qu'elle n'a pas, mais par la mission qu'elle se donne d'établir une connaissance toujours plus profonde de l'unité de la domination (ordre social), notamment en rouvrant le dialogue entre disciplines et *social scientists* qui ne sauraient se contenter d'être, au choix, seulement des spécialistes des classes, des races ou des genres.

UNE APPROCHE DIALECTIQUE

La tentative de fonder une *épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle* est rendue possible par la constatation que la réalité de la domination est dialectique dans sa structure. D'une part, il existe des analogies structurales entre les classes, les races et les genres : elles déterminent des réalités dialectisant classes subordonnées et subordonnantes, « races » discriminantes et discriminées, genres opprimés et opprimants. Et, d'autre part, les trois formes de domination font système et exercent les unes sur les autres une détermination réciproque (par exemple, le capitalisme, parce qu'il exploite, est tendanciellement raciste et sexiste²⁴). Ces caractéristiques en partage ouvrent la Trinité intersectionnelle à la totalisation, mais elles ne sauraient pour autant faire oublier que la réalité de la domination est un phénomène social processuel qui révèle des configurations ayant certes « un même air de famille », mais qui possèdent aussi leurs spécificités. Il faut donc pouvoir rendre compte dans un même mouvement du commun et de la différence, comme le suggérait Danièle Kergoat. Cette exigence présuppose que la *matrice de la domination* intersectionnelle (*interlocking systems of oppression*)²⁵ puisse être éventuellement enrichie d'autres contradictions

23. Karel Kosik, *op. cit.*, p. 17.

24. Malika Amaouche, Yasmine Kateb, Léa Nicolas-Teboul, « Pour une approche matérialiste de la question raciale. Une réponse aux Indigènes de la République », *Vacarme*, n° 72, 2015.

25. On doit la notion de *matrice de la domination* à Patricia Hill Collins, *op. cit.*

qui rendraient compte de rapports sociaux gagnant en importance (ex. : la contradiction capital/nature qui rentre toujours davantage dans nombre de situations de domination). Ces ajouts impliqueraient de nouvelles conceptualisations ou, plus communément, que puisse être réévaluée la force variable des déterminations réciproques et donc de repérer le ou les rapports sociaux qui pèsent peut-être davantage. Car dans le jeu de leurs déterminations réciproques, certains rapports sociaux peuvent avoir plus de poids et d'importance quant à leur caractère de transversalité que d'autres, bien que restant indissociables.

Dans une perspective dialectique, le début de l'analyse est relatif et arbitraire, et la connaissance de la réalité qui n'est pas sommation des faits de domination se présente comme un procès de concrétisation allant des contradictions à la totalité concrète (et de celle-ci à celles-là). Puisque tous liés et interagissant, il est possible de partir de n'importe quel des rapports sociaux en jeu pour déployer une analyse intégrée des dominations : « C'est dans ce processus de spirale et de corrélation, où tous les concepts entrent en mouvement *réciproque* et s'éclairent mutuellement, [que la totalité] atteint sa concrétude »²⁶. Pour notre part, il nous semble intéressant d'envisager le logiciel matérialiste comme pouvant être l'objet d'une préférence en ce qu'il permet de considérer les dynamiques d'assujettissement comme des rapports de production, mais tout en restant attentif aux différences autres des rapports sociaux et à la reproduction d'ensemble. Danièle Kergoat voit par exemple dans ce choix la possibilité d'analyser les procès d'appropriation du travail d'un groupe social par un autre et de tirer pleinement partie du concept dialectique de contradiction (contraintes/émancipation – et de celui de classe – existence d'une classe de sexe). Surtout, dans le cadre d'une reconstruction politique, il permet de se tenir au plus près des grandes mobilisations de ces dernières années qui, sans être exclusivement des luttes informées par la contradiction capital/travail, s'avèrent toujours traversées, si ce n'est largement configurées, par cette dernière.

APPROCHE THÉORIQUE INTÉGRÉE ET APPROCHE PRATIQUE UNITAIRE

La dialectique cherche à comprendre la société comme totalité organique. Elle postule aussi l'unité des contraires et vise donc à restaurer le sujet dominé « dans sa totalité en tant que *sujet de sa propre émancipation* »²⁷. L'existence de la domination présume donc sa contradiction, c'est-à-dire à tout le moins la possibilité de phénomènes de désassujettissement qui ne peuvent être que le précipité d'une activité collective tournée vers les luttes sociales. Aussi, l'*épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle* suppose un volet praxique de ce type, lequel a d'ailleurs toujours accompagné tant l'intersectionnalité que la consubstantialité, qui sont pour une large part inspirées, si ce n'est issues, de mouvements d'émancipation.

26. Karel Kosik, *op. cit.*, p. 26.

27. Jean-Marie Brohm, *Les Principes de la dialectique*, Paris, Éditions de la Passion, 2003, p. 223.

Le volet praxique qui pose la question des luttes concrètes à mener fait émerger, sur le terrain de la pratique, les tensions qui traversent l'espace théorique intersectionnel entre macro et micro, structures et subjectivités, rapports sociaux et identités. Comme le fait remarquer Elsa Dorlin, d'un côté, « c'est la domination qui est intersectionnelle, d'un autre, ce sont certaines expériences vécues de la domination qui [le] sont »²⁸. Cette hésitation quant à l'ontologie intersectionnelle (qu'est-ce qui relève de l'intersectionnalité?) fait par exemple osciller positivement les membres du Combahee River Collective entre l'idée que, pour mettre fin aux oppressions qu'elles subissent, il est nécessaire de faire tomber « les systèmes politico-économiques capitaliste et impérialiste » qui en fournissent le cadre et le fait de s'organiser politiquement depuis des identités singulières (femmes noires lesbiennes) avec les revendications qui y sont indexées: « La politique la plus profonde et potentiellement la plus radicale émane directement de notre propre identité – et non pas de luttes pour en finir avec l'oppression d'autres personnes. »²⁹ C'est là un point important qui rappelle que les conditions de possibilité et d'émergence de certains combats politiques passent parfois par l'affirmation de singularités identitaires, parce qu'elles facilitent la mobilisation, la reconnaissance, la solidarité, la compréhension entre personnes dominées, mais surtout l'existence de luttes et de revendications susceptibles de répondre pratiquement à des situations concrètes. S'il convient politiquement de reconnaître la légitimité de l'ensemble des combats émancipateurs, il convient également de ne pas les hiérarchiser et encore moins de vilipender le militant qui lutte pour une autre cause « concurrente » ou de réifier certaines catégories en leur attribuant des traits et des positions immuables (le Blanc, l'homme, l'hétérosexuel dominateurs): « Poser les problèmes en termes de consubstantialité des rapports sociaux permet une autre approche: *selon telle configuration ici et maintenant des rapports sociaux, le genre (ou la classe, la race) sera – ou ne sera pas – unificateur. Mais il n'est pas en soi source d'antagonisme ou source de solidarité. Aucun rapport social n'est premier.* »³⁰

Stratégiquement, il n'y a pas à exiger de prioriser certaines luttes au détriment d'autres à condition de ne pas s'en tenir qu'aux manifestations concrètes de la domination (leur forme phénoménale), mais de se mettre en capacité de déconstruire celles-ci, leur donner du sens, les défétichiser, les dénaturer et les resituer dans un complexe de causes historiques et sociales qui en éclairent les mécanismes (théorisation). Seul ce geste permet de ne pas se contenter d'un pseudo-concret, fût-il celui des victimes de dominations, mais de développer des consciences éclairées des vécus (désobjectivation-resubjectivation) qui ne se résolvent pas à considérer que les fiertés identitaires et le mirage du stigmatisme renversé soient des processus de résistance suffisants. Il permet aussi de reconstruire la cause en problème public, lui donner un caractère plus général, et d'ouvrir à la possibilité de liens et de solidarités entre revendications parce que celles-ci ne répondent pas seulement à une commune morale

28. Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe...*, *op. cit.*, p. 12.

29. Combahee River Collective, *art. cit.*, § 10.

30. Danièle Kergoat, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », *art. cit.*, p. 118.

pratique réclamant la justice sociale, mais, plus radicalement, parce qu'elles saisissent des situations d'assujettissement spécifiques tenues par d'identiques rapports sociaux intriqués : « Toute femme peut s'élever pour s'opposer politiquement à l'oppression sexiste, raciste, hétérosexiste ou sociale. Même si elle décide de concentrer ses efforts sur une question politique donnée ou une cause spécifique, à partir du moment où elle s'oppose fermement à toutes les formes d'oppression collective, cette perspective générale se manifesterà dans son travail, aussi particulier soit-il. »³¹ Répétons-le, le sexisme et la racialisation ne sont pas indépendants des rapports de classe qui ne sont pas eux-mêmes affranchis des rapports sociaux de sexe ou de race : « La rencontre entre les exploités devient possible et elle est elle-même un enjeu de la lutte. Rencontre entre tous ceux qui, communément exploités, ne le sont pas de manière égale »³² ni même identique. À cette aune, soutenir un combat social, c'est soutenir l'ensemble des causes prenant pour objet de lutte les rapports sociaux qui en définissent les raisons. Aussi faut-il « prendre la responsabilité de lutter contre les oppressions qui ne nous affectent pas nécessairement en tant qu'individus »³³.

L'unité entre théorie et praxis est une nécessité dialectique théorique *et* pratique. Elle décrit un processus d'élaboration de la réalité qui ne saurait faire sans l'intrication de ses deux pans, non qu'ils soient complémentaires, mais plutôt indispensables l'un à l'autre : « Nous ne connaissons le monde, les choses et les procès que si nous les "créons", c'est-à-dire si nous les reproduisons intellectuellement. Cette reproduction spirituelle de la réalité n'est cependant qu'une dimension du rapport pratique de l'homme avec la réalité, la dimension fondamentale étant la *création* de la réalité (sociale et humaine) sans laquelle la reproduction spirituelle ne serait pas possible. »³⁴ Cette intrication entre savoir et action a une première conséquence concernant la pratique des sciences sociales qui doivent intégrer cette nécessité en s'engageant politiquement *dans* le monde (elles sont aussi engagées *par* le monde). Il s'agit notamment d'une invitation à (re)penser les rapports qui se tissent entre les pratiques objectivantes qui se déploient généralement à l'intérieur du champ particulier de la science et des topiques relevant à la fois du normatif, de la demande sociale et de la pratique, lesquels sont généralement considérés comme des éléments (devant rester) extérieurs au champ de production scientifique. Le caractère politique de l'engagement épistémopolitique vient du fait qu'en sus de ses obligations scientifiques, il se met en droit d'évaluer les faits sociaux à partir d'une base normative. Autrement dit, il s'inscrit en faux contre le principe de *neutralité axiologique* tel qu'il est généralement envisagé par la *doxa* sociologique, c'est-à-dire comme la nécessité de maintenir à distance les jugements de fait des jugements de valeur, comme si les uns pouvaient possiblement aller sans les autres. La dialectique savoir / action axiologiquement fondée – le socle normatif étant censé renforcer

31. Bell hooks, *art. cit.*, p. 132.

32. Malika Amaouche, Yasmine Kateb, Léa Nicolas-Teboul, *art. cit.*

33. Bell hooks, *art. cit.*, p. 132.

34. Karel Kosik, *op. cit.*, p. 147.

les possibilités de jonction entre les deux pôles – a également une seconde conséquence non moins importante. En effet, il n'est plus possible de considérer qu'il existe un groupe social mobilisé ou une classe sociale plus particulièrement susceptible de développer une *conscience possible*³⁵ pratiquement ancrée, susceptible de conduire à une transformation sociale radicale – pour la pensée marxiste, ce rôle devait être tenu par le prolétariat; pour certains tenants de l'intersectionnalité, ce sont les groupes les plus « intersectés » qui devraient jouer ce rôle.

Dans les coordonnées du présent, cette mission ne peut trouver son sens que dans des réseaux d'alliances entre intellectuels collectifs, syndicats, mouvements sociaux, partis politiques, etc., cherchant à faire cause commune par-delà leur sectorisation au sein de l'espace des mouvements sociaux et du champ politique. La praxis de l'*épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle* ne peut être qu'une intelligence collective en actes fédérant ses éléments depuis une raison stratégique alimentée non plus par une conscience de classe *stricto sensu*, mais par une *conscience distribuée de la totalisation intersectionnelle*. Celle-ci devra articuler luttes pour la reconnaissance et combats redistributifs : « créer un nouveau cadre de coalition dans lequel il serait possible de négocier un maximum de différences à l'intérieur des groupes, d'une part, et entre les groupes, d'autre part »³⁶, mais aussi de dépasser ces différences pour les conjointre dans des agencements politiques dont les modalités organisationnelles oscilleront entre formes-partis et formes-réseaux. Le tout est d'être en capacité de créer une contre-hégémonie efficiente, c'est-à-dire une « totalité des différences articulées »³⁷ pensée comme une lutte des classes intégrée qui ne doit pas nécessairement s'accompagner de la construction d'une identité globale (et encore moins se ranger derrière un *lider maximo*). La création d'un commun critique et de processus de subjectivation politique partagés nous semble devoir être indexée plutôt à un *agir-penser-concerté* à visée totalisante qu'à une logique identitaire surplombante populiste. Une réouverture de l'espace critique travaillant à une alternative globale théorico-pratique d'ampleur – visant à terme à la destruction des institutions capitalistes, racistes et patriarcales – doit se donner les moyens de cette accréation dynamique de l'ensemble des luttes sociales et de construire une stratégie susceptible d'apporter quelque efficacité à l'*épistémopolitique de la totalisation intersectionnelle*. Parce que les luttes intersectées considérées comme des luttes de classes « incarnent au plus haut point l'exigence de réappropriation individuelle et collective de la vie sociale dans sa totalité »³⁸, c'est là un défi qu'il leur est donné de relever, sans quoi les capacités à se *réappartenir* fléchiront davantage, jusqu'à n'être plus soumises qu'à un volontarisme strictement moral et faire le lit de tous les identitarismes répressifs. ■

35. Lucien Goldmann, *Marxisme et sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1970.

36. Irène Pereira, « "Sexe, race, classe" ou la déconstruction des identités », in Michel Pigenet, Danielle Tartakowski (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France*, Paris, La Découverte, 2014, p. 756.

37. Ernesto Laclau, Chantal Mouffe, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une politique démocratique radicale*, Paris, Fayard, 2009, p. 257.

38 Isabelle Garo, *Communisme et stratégie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2019, p. 325-326.